

Cheminement de quelques croyances populaires en Basse-Navarre*

(The history of certain popular beliefs in the Lower Navarre)

Urrutibehety, Clément

[BIBLID \[1136-6834 \(1998\) 11: 7-24\]](#)

Ce sont les anciennes routes de Saint-Jacques de Compostelle ou les voies romaines, qui sont à l'origine de la dévotion à certaines sources ou à certains lieux. Un culte répandu également dans la région d'Amikuze: les pèlerinages avec les petits enfants.

Zenbait tokitatik igarotzen ziren erromatar aroko edo Santiago de Compostelarako antzinako bideetan aurkitzen dugu toki horien eta iturri batzuen gurtzaren jatorria. Gurtza hori, halaber, Amikuze eskualdera zabaldu zen, hara joaten baita haur txikiekin erromesaldian.

El culto a algunas fuentes y lugares tiene su origen en el paso por allí de vías romanas o de las antiguas rutas de Santiago de Compostela. Un culto expandido igualmente en la región de Amikuze, adonde se peregrina con los niños pequeños.

* BSB, 1958, nº 84, p. 37-59; nº 85, p. 85-103.

Les Basques, surtout à la campagne, sont restés attachés à certaines croyances populaires, à certaines pratiques religieuses aux frontières parfois indécises, et qui paraissent grignotées par une frange d'ombre et de mystère.

Elles semblent échapper de prime abord à l'entendement avide de clarté et de logique.

Un essai de classification et d'explication de quelques-unes d'entre elles peut être entrepris en partant de données historiques et géographiques qui éclairent l'origine, sinon la permanence, de ces croyances.

Ce n'est donc pas une étude psychologique ou proprement religieuse que nous envisageons, mais une ébauche des rapports pouvant exister entre les itinéraires anciens du Pays Basque et les croyances populaires relevées tout au long de ces itinéraires en Basse-Navarre, en Pays de Mixe en particulier.

C'est le sens que nous avons voulu donner au titre adopté: Cheminement de quelques croyances populaires en Basse-Navarre.

Notre étude est centrée sur les oratoires qui jalonnent ces anciens itinéraires et qui cristallisent ces croyances populaires, et accessoirement sur quelques sources aux vertus très spécialement, rencontrées au bord de ces routes.

Il est possible de noter dans ces conditions:

1^o Un culte des hauts-lieux

2^o Un culte des sources

3^o Un culte de la marche des enfants.

Le culte des hauts-lieux est connu depuis l'antiquité; il est admis que le christianisme n'a fait qu'exorciser et baptiser ce culte.

En marge du droit de cité qui lui est refusé, le culte des sources se borne à quelques démarches individuelles et à l'apposition, à titre privé, d'une croix au génie des eaux.

Le culte de la marche des enfants constitue une croyance très répandue et fort attachante, si l'on considère, comme nous en avons la conviction, et comme nous allons essayer de le démontrer, que ce culte est né sur les pas des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

1. CULTES DES HAUTS-LIEUX

Colline de Soyharce

Il existe sur la colline de Soyharce un haut-lieu de culte, où une chapelle et un pèlerinage maintiennent une tradition certainement très ancienne, sur le territoire d'Uhart-Mixe, à la limite des communes d'Orsanco, d'Harambels et d'Uhart-Mixe.

Deux vieux chemins y conduisent, ceux-là même que signale le plan cadastral de 1826.

L'un monte en face de l'église d'Uhart, depuis la maison «Pillehardit»: c'est le chemin de Uhart à Orsanco par Soyharce.

L'autre part du pied de la colline Saint-Sauveur à la limite sud du quartier de Gibraltar, du groupe des maisons «Landereix», «Lopisteya», «Hiriburu»: c'est le chemin de Saint-Palais à Ostabat par Soyharce, qui a constitué pendant plusieurs siècles la principale artère jacobite, soumise dès le X^e siècle aux pulsations innombrables des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

La superposition ou la juxtaposition des routes jacobites et des routes romaines est une entreprise qui a tenté bien des chercheurs d'itinéraires en Pays Basque.

De fortes présomptions paraissent en effet militer en faveur d'une liaison bien antérieure au pèlerinage de Compostelle et remontant à l'occupation romaine, entre les pentes de Saint-Sauveur et celles de Soyharce.

Notre première excursion à Soyharce emprunta au déclin de l'automne, la voie suivie annuellement par le pèlerinage d'Uhart, dans un décor d'arrière-saison, éclairant les blanches façades des maisons, parmi les bleus, les gris, les mauves et les verts légèrement fanés du ciel, des collines et des vallons. Car l'automne grisé de vent du Sud aime à s'attarder en robe légère, dans la luminosité incomparable de ses plis qui glissent à l'horizon sur les premières neiges des Pyrénées.

Au voisinage de la courbe ascensionnelle qui s'infléchit en direction du sommet, après l'embranchement d'Harambels, on voit en bordure du chemin sur la gauche une croix en bois, une humble croix en bois sans nul artifice, sommairement adossée à une boîte métallique où déclinent quelques fleurs des champs.

Rustique croix provisoire du souvenir, qui attend le digne témoin de pierre de la fidélité basque¹. C'est là que, pèlerin authentique en prière, M. l'Abbé Pierre Darraidou, curé d'Uhart, tomba l'an passé aux pieds de la Vierge de Soyharce. Sa mort subite fut une dernière salutation à sa Dame de prédilection.

Soyharce doit à son initiative la réfection de la porte de la Chapelle, comme en témoigne le linteau de bois daté de 1948, ainsi que la construction de la croix datée de 1945 qui préside sur le terre-plein derrière la chapelle, à la cérémonie annuelle de la bénédiction de l'air.

Avant l'ultime montée, le chemin s'abrite un instant en sous-bois. Sur les hautes branches d'un chêne, une cabane de chasseurs domine le vallon au sommet de la gorge qui s'ouvre sur Uhart, et surveille la migration des palombes vers le Sud.

Il fut un temps où ces horizons de Mixe proches du pays d'Ostabarret et des ports de Cize étaient redoutés des voyageurs, hantés par le récit des mœurs féroces attribuées aux Basques et aux Navarrais du XII^{ème} siècle par le doux Aymerie Picaud de Parthenay-le-Vieux, auteur présumé du Guide du pèlerin de Saint-Jacques.

La végétation change avant le sommet; des arbousiers annoncent la chapelle qui apparaît entourée de sa garde d'honneur de platanes, à 301 mètres d'altitude.

La façade regarde vers l'Est, en direction de la vallée de la Bidouze et du village d'Uhart. A l'Ouest, les villages d'Orsanco et de Beyrie, au Sud, le hameau d'Harambels; au Nord, se détache le sommet de Saint-Sauveur, signalé par sa ferme et sa nouvelle ligne électrique.

La chapelle actuelle a été reconstruite en 1849 sur l'emplacement d'une chapelle plus ancienne abandonnée et en ruines au XIX^e siècle. Les fondations restent en partie visibles et servent d'appui au mur du fond du nouvel édifice.

1. Une belle croix discoïdale vient d'être inaugurée par le nouveau pasteur à l'occasion du pèlerinage du 1954, à Soyharce.

Colas donne, dans son travail sur les chemins jacobites et la route romaine d'Astorga à Bordeaux, un schéma de l'ancienne chapelle de forme rectangulaire, au chevet hémicylindrique, d'une longueur totale de 17 mètres pour une largeur de 7 mètres.

Les dimensions actuelles sont plus modestes de l'ordre de 4 m. sur 3 m. 50, les murs blanchis à la chaux, le toit en auvent abritant une inscription en basque, au-dessus de la porte d'entrée. A travers les barreaux, on aperçoit une statue de la Vierge en plâtre, encadrée d'un Saint-Joseph et d'un Saint-Jean-Baptiste de même facture.

Notre Dame de Soyharce

Qui dira les tribulations de la statue authentique de Notre-Dame de Soyharce, sauvée certes au siècle dernier des ruines de la chapelle, mais distraite de sa destination primitive, coupée des sources historiques, religieuses et artistiques, et de tous les souvenirs irremplaçables qui l'auréolaient.

Quelques étapes de l'exil de Notre-Dame de Soyharce sont connues. Elle trouva un premier abri dans un oratoire voisin, dédié à Sainte-Engrâce, à Elizaño; elle ne quittait pas sa paroisse d'Uhart, elle ne s'éloignait pas non plus des chemins suivis par les pèlerins de Compostelle et continuait à veiller sur les fidèles qui avaient appris naguère à associer le culte de Sainte-Engrâce et celui de Notre-Dame de Soyharce, puisque le même pèlerinage annuel les conduisait régulièrement d'un oratoire à l'autre, comme nous l'apprend le témoignage de quelques vieux paroissiens.

La chapelle de Soyharce restaurée, s'accommoda d'une madone en plâtre au goût du jour, délaissant sa Dame à Elizaño.

Elizaño est un oratoire très fréquenté situé dans une propriété privée, où sont conduits les petits enfants par leurs parents soucieux de les voir marcher.

Cet oratoire et son contenu se sont si bien incorporés à la propriété qui l'entoure, qu'un marché a pu s'y conclure, au terme duquel Notre-Dame de Soyharce a été livrée pour trente messes.

Puis l'exil de la Vierge s'est poursuivi à Saint-Palais, adouci une fois l'an, par la sortie processionnelle de l'octave de la Fête-Dieu, jusqu'à son départ vers les rives palloises.

D'autres tractations ont cherché à s'infiltrer sur l'ancienne voie qui part d'Elizaño en direction de la frontière, et à séduire fidèles et pasteurs.

A Harambels, un généreux américain n'hésita pas un jour à faire le siège de l'ancienne chapelle prieurale, s'offrant à prendre soin de chaque pierre en particulier, et bien entendu du chrisme, de l'autel et du rétable, des statues, des boiseries et des panneaux sculptés, s'offrant encore à emballer chaque objet et à ressusciter le tout par delà les mers.

Le marché s'élevait à l'époque, il y a une cinquantaine d'années, à la somme de 20.000 francs, d'après les précisions communiquées par M. l'Abbé Chilibolost, curé d'Ostabat, qui assure un service dominical mensuel dans son annexe d'Harambels.

Il ne fut guère précisé si les pierres tombales des priers devaient être incluses dans le marché, et si leurs ossements vénérables allaient suivre le sort commun, car les quatre familles d'Harambels groupées autour de la chapelle, dont elles ont la propriété depuis la Révolution, n'en laissèrent pas le temps au magicien déménageur.

La garde sacrée continue à être assurée par la fidélité de ces familles à leurs terres, à leur maison et à leur chapelle.

Dans son avant-poste de montagne, M. le Curé de Mendive-Béhorléguy, eut à décliner semblable proposition. En face du presbytère, le regard du touriste est attiré par la petite fenêtre d'une maisonnette, anciennement résidence de la «benoîte», devenue salle paroissiale.

Une statue en pierre de la Vierge à l'enfant est sculptée sur le montant médian qui coupe verticalement l'ouverture. On reconnaît aisément au-dessus et sur les côtés les prolongements en pierre d'une croix mal dissimulée par une couche de chaux.

Le touriste se trouve de toute évidence devant une ancienne croix bas-navarraise typique, dépouillée de son socle en bordure de quelque chemin, et encastrée dans l'ouverture de la fenêtre.

Sur l'autre face qui regarde l'intérieur de la maison présidant en effet le Christ.

Il ne s'agit pas ici d'une figure caricaturale comme en ont laissé la plupart des artisans locaux qui ont travaillé la pierre en ronde bosse, mais d'une création artistique où la Vierge à l'enfant ne se dissout pas dans la pierre de la croix, mais s'en détache par l'harmonie de ses proportions et la qualité de l'exécution.

Aussi bien, c'est la Vierge et non la croix qui sollicita le passant sensible à sa beauté et l'incita à en devenir acquéreur. M. le Curé pour couper court à toute prétention en demanda très sérieusement trois millions, avec la crainte, en son for intérieur, d'être pris au mot. Toute crainte dissipée, le meilleur sourire accompagne l'aveu qu'en fait le digne pasteur.

Une heureuse initiative avait sauvé au préalable cette Vierge, en la confiant à la garde de la benoîte et en cimentant son alliance avec la demeure d'une auxiliaire du culte.

La statue en bois de Notre-Dame de Soyharce attend le mouvement de piété filiale qui lui permettra de rejoindre sa colline. Elle est l'œuvre d'un artiste anonyme et selon toute vraisemblance, d'un artisan local qui n'appartient à aucun atelier connu, et qui s'est inspiré d'un modèle.

Elle ne paraît pas remonter au delà du XV^e siècle, mais je laisse aux maîtres compétents qui voudraient s'y intéresser, le soin de préciser l'époque approximative de sa création et d'arrêter un siècle dans les divergences qui se glissent aisément en pareille matière.

N'a-t-on pas voulu reculer ses origines jusqu'au XII^e siècle. Il n'est que de se rappeler, pour écarter ce lointain horizon, que les Vierges du XII^e siècle, dont le prototype se trouve à la cathédrale de Chartres, se contentent de présenter l'Enfant-Jésus sur leurs genoux et ne font en quelque sorte que lui servir d'assise.

Notre-Dame de Soyharce mesure 80 cm. de hauteur. Ses proportions contrastent avec celles de l'Enfant au cou et aux membres longs et rigides, l'avant-bras droit amputé. Elle tient dans la main droite le pied correspondant de l'Enfant. Son sourire est doux et accueillant dans sa simplicité naturelle, mais ne parvient pas à déridier les traits plus durs de l'Enfant, qui ne regarde pas davantage sa Mère qu'il ne semble s'intéresser à la boule de sa main gauche. Le travail plus ou moins malhabile de l'artiste donne à l'ensemble une expression de naïveté et de bonhomie.

Ces quelques lignes de généralité ne sauraient épuiser la question ni prétendre à l'autorité d'une revue de critique d'art.

Il est malheureusement exact que le patrimoine artistique basque est relativement pauvre, et que la statuaire en particulier n'y brille pas.

Ce serait faire œuvre pie que d'établir une nomenclature des quelques rares statues d'inspiration ou de création artisanale locale qui peuvent survivre dans les oratoires abandonnés du Pays Basque, pour les soustraire à l'oubli, à la destruction ou à la convoitise.

Beaucoup ont dû périr brutalement au XVI^e siècle dans les nombreux incendies d'églises allumés par les guerres de religion. D'autres n'ont succombé que plus tardivement à petit feu.

Il nous a été conté d'excellente source la mort lente de la statue ayant appartenu à la Chapelle aujourd'hui disparue dont l'emplacement se devine au sommet de la colline Saint-Sauveur de Saint-Palais. La statue, en bois polychrome sans doute, a fini par servir d'épouvantail à moineaux dans les champs ...

En Amikuze, trois oratoires, à Biscay, à Elizaño et à Soyharce ont abrité trois vieilles statues en bois dignes d'attention et d'intérêt à bien des titres. Elles montrent que l'art a pénétré en Pays Basque avec les grands courants historiques et religieux.

La statue de Saint-Sauveur de Biscay jalonne en effet entre Labets et Biscay une des principales routes de Saint-Jacques de Compostelle, qui conduisait de Sordes au quartier de Gibraltar de Saint-Palais, par Biscay, Labets et Garris.

L'abbaye de Sordes, la maison «Ospitalia» de Viellenave, la chapelle Saint-Sauveur de Biscay. «Pelegrinia» de Garris, «Composteguy» de Gibraltar constituent autant d'indices révélateurs. Les deux autres statues d'Elizaño et de Soyharce jalonnent l'artère centrale du pèlerinage entre Saint-Palais et Ostabat, sur la route qui reliait les prieurés de Saint-Palais, d'Harambels et d'Ostabat.

Ces statues font partie, toutes proportions gardées, du vaste mouvement artistique qui a conçu ailleurs ces cathédrales et ces merveilles d'art religieux populaire, échelonnées tout au long des étapes des pèlerins du Moyen Age, et de proche en proche à travers nos montagnes basques sur le «chemin français» qui conduit en Galice.

Combien cet héritage est précieux, il est aisé de s'en rendre compte à qui veut bien se donner la peine d'avancer de quelques kilomètres sur le même itinéraire, jusqu'à la chapelle d'Harambels, voisine de celle de Soyharce. Il y trouvera un joyau artistique, sans doute unique au Pays Basque.

A côté de la statue de Saint-Jacques qui a égaré son bâton de pèlerin et d'une Vierge bien primitive, deux tableaux sculptés se détachent irrésistiblement des boiseries du revêtement intérieur de l'ancienne chapelle prieurale, celui de Saint-Nicolas, son saint patron majestueux avec les trois enfants de la légende, au-dessus du maître d'autel; et latéralement la merveille de grâce captivante de la Vierge à l'Enfant.

Ermitage de Soyharce

On trouve aux archives départementales des Basses-Pyrénées un document qui mentionne la donation de la chapelle Saint-Christophe d'Oyarte² ou suivant une autre graphie

2. *Recherches sur la ville et l'église cathédrale de Bayonne*, par Dubarrat. Tome III, pages 1007-1008.

de l'«oratorium beali Xristoffori de Otxarte». ne s'agirait-il pas de la chapelle de Soyharce?

Sanche, Evêque de Bayonne, fit don de ce sanctuaire au prieur et à l'Hôpital de Roncevaux, moyennant une redevance de cinq sols Morlaas, payables chaque année à l'Evêché le 29 Septembre, et un repas s'il y a affluence de visiteurs. Il accorde 40 jours d'indulgence à ceux qui s'y rendront en pèlerinage dans les conditions requises. L'acte est daté d'Ossès, du 29 Septembre 1273, en présence de divers témoins dont les curés d'Ossès, d'Ustaris, de Lasse, de Beaniz, de l'archiprêtre d'Arbonne et du sous-prieur de Roncevaux.

M. Dubarat situe cette chapelle et ce pèlerinage, inconnus à l'en croire, à Eyharce dans un quartier d'Ossès: «La texte porte Otuarte ou Otyarce que nous identifions avec Eyharce à Ossès, identification très sûre d'un sanctuaire qui eût sa gloire et que certaines fouilles sur place feraient certainement retrouver».

Cette identification repose, semble-t-il, sur deux éléments, sur la signature de l'acte de donation à Ossès et sur l'existence à Ossès, du quartier Eyharce (situé en réalité à Saint-Martin d'Arossa, commune détachée d'Ossès).

Ossès pouvait mieux convenir, entre Bayonne et Roncevaux, aux parties en présence que la solitude de Soyharce, si l'on tient compte de l'existence à Ossès de la maison noble «Chaachtriaenea», propriété de l'Evêque de Bayonne, où Haristoy a relevé l'inscription: «Ésta es la casa del Obispo 1628», et où il situe la mort de Mgr d'Olce et celle de Dominique de Mans successeur immédiat de Sanche sur le siège de Bayonne.

Les témoins de Sanche, comme le lieu de la rencontre, appartenaient au diocèse de l'Evêque donateur de Bayonne et l'absence de témoins de Mixe-Ostabarret, pays limitrophes de Soyharce, s'explique par le fait que ces deux pays appartenaient jusqu'au Concordat de 1801 au diocèse de Dax.

Il reste à se demander comment l'Evêque de Bayonne se trouvait en possession de la chapelle de Soyharce en Mixe. Vraisemblablement par le même jeu de mutations qui voit passer à Ossès cette chapelle des mains de l'Evêque de Bayonne à celles du prieur de Roncevaux. Car nous en sommes réduits à raisonner par analogie et à rappeler la fréquence au Moyen-Age des donations, des échanges et des ventes d'églises entre laïcs et abbés, entre évêchés et monastères.

La donation de l'église Saint-Jean d'Urrutia, église primitive de Saint Jean le Vieux, par Pierre Sanche d'Urrutie à Loup, prieur de Roncevaux, en est un autre exemple.

L'église Saint-Sauveur d'Ibañeta et son hôpital, en même temps que les hôpitaux d'Irasqueta et de Gorosgaray, furent vendus par Sanche, abbé de Saint-Sauveur de Leyre, à l'abbaye de Roncevaux, moyennant trois mille pièces d'or en 1271, cession confirmée en 1273.

Voici le cas de l'église de Garris, extrait du Cartulaire de l'abbaye Saint-Jean de Sordes au XII^e siècle. Un seigneur basque, Espagnol de Labour, cherche à s'équiper pour aller au siège de Saragosse, il vend à l'abbé de Sordes la moitié de l'église Saint-Félix de Garris et de sa dîme pour 150 sols Morlaas, en présence de Bras Garcie de Luxe et d'Espagnol de Domezain, témoins.

Le cousin d'Espagnol de Labourd Arnaud de Laguinge, engage l'autre moitié de l'église Saint-Félix et de sa dîme à l'abbaye de Sordes, en vue d'un voyage à Jérusalem. Au retour pour dégager cette moitié, le pèlerin donne, un terrain

planté, de pommiers. Il vend enfin la moitié de l'église et de sa dîme pour 400 sols Morlaas, en présence de Pierre Luxe et d'Espagnol de Domezain, témoins. Il reçoit en outre de l'abbé un mulet et une mule, et une coupe d'argent, avant d'aller au siège de Fraga combattre les Maures. Le guerrier y trouve la mort; son cousin conteste l'opération et reçoit en dédommagement de l'abbé de Sordes, 300 sols Morlaas.

La philologie a-t-elle son mot à dire? Phonétiquement Otyarce et Soyharce paraissent s'appeler, le «s» de Soyharce pouvant jouer le rôle de «consonne de couverture» suivant le mécanisme retenu par M. Vilallonga.

Étymologiquement, ne convient-il pas de, chercher une racine commune à Soyharce et à Otyarce, différente, de celle d'Eyharce et éloignée de l'interprétation proposée par Colas qui traduit «Soyhartza» par «endroit d'où l'on voit l'ours». Nous soumettons à la compétence des philologues cette tentative d'identification. Nous nous permettrons de retenir que Soyharce possède une chapelle et un pèlerinage connus, que chapelle et pèlerinage s'y sont maintenus tandis qu'à l'instar de Dom Pélage à Saint-Palais, tombait dans l'oubli Saint-Christophe, ce patron honoré aux, abords des routes de Compostelle. Nous retiendrons enfin, pour sceller l'identification, que la carte d'état-major, malgré les réserves qui s'imposent sur ses graphies, mentionne sur la hauteur que nous appelons Soyharce la chapelle d'Oyarce.

Une tradition veut que Soyharce ait été desservie par l'ordre des Prémontrés, religieux dont la présence dans la région ne fait pas de doute, à Béhaune par exemple.

Ce que nous avons pu surprendre oralement de quelques vieilles familles d'Uhart, à défaut de documents écrits, c'est l'existence de moines ou d'un moine anachorète assurant le service de la chapelle, vivant retiré dans la maison «Cabana» en contre-bas de Soyharce à la limite des communes d'Harambels et d'Uhart-Mixe.

Cette maison transformée en grange appartient à M. Etcheto d'Uhart; des peintures auraient couvert ses murs, mais seuls sont visibles les ruines de fondations attenantes à la grange.

Le site et le terme «Cabana» conviennent parfaitement à la demeure d'un ermite. Les documents trouvés dans les archives encore existantes à la mairie d'Uhart, nous apprennent que pendant la Révolution et postérieurement «Cabala» était entouré de vignobles. Deux recensements, l'un de 1793, l'autre de 1823, mentionnent un vigneron en ce lieu, puis les vignes ont fait place à leur tour à quelques prairies et à de la vaine pâture.

La carte Roussel Lablottière 1719 confirme l'existence d'un ermitage en ces lieux, sous l'appellation «d'Hermitage de Soyharce».

Le culte des hauts lieux est extrêmement ancien et tenace en Pays Basque. Il s'insère dans le fond de, pratiques religieuses ancestrales, communes aux populations agricoles en contact direct et permanent avec la nature et les éléments.

Philippe Veyrin, fait remarquer que ces sanctuaires de montagne avoisinent presque toujours, des dolmens, des cromlechs, des tumulus ou des vestiges romains et il cite le cas de Saint-Sauveur d'Iraty où fut détruit un tumulus plein d'ossements, la Madeleine de Tardets qui conserve une inscription lapidaire gallo romaine. On peut y ajouter Saint-Sauveur de St Palais dont l'ancienne chapelle occupait une hauteur chargée à notre avis, d'histoire romaine, et siège de

Carasa; Soyharce dont la chapelle côtoie l'ancienne voie romaine de Saint-Sauveur de Saint-Palais à Ostabat.

Il est admis que le christianisme s'est substitué dans les hauts-lieux au culte païen.

Bien d'autres chapelles furent bâties sur les hauteurs écartées: celle d'Oylarandoy au-dessus de Baïgorry a été réédifiée. La plus connue dans notre contrée, est celle de Saint-Antoine à la limite de la Soule et de la Basse-Navarre, entre Musculdy et Saint-Just. Elle fut bâtie à l'origine pour sceller un des épisodes de réconciliation éphémère des familles de Luxe et de Grammont.

La chapelle Saint-Antoine, la Madeleine de Tardets et la chapelle Saint-Grégoire entre Ainharp et Lambarre, forment une trilogie de hauts lieux en Soule salués d'un signe de croix par les habitants, quand les trois sommets apparaissent simultanément.

M. l'abbé Etcheverry, curé de Hosta, a bien voulu nous communiquer une note sur l'existence passée d'un oratoire sur le Mont «Nethé» qui domine Ibarre et Hosta.

Un ermite y aurait habité vivant d'aumônes apportées par les habitants de la vallée en reconnaissance des prières qu'il faisait pour préserver la région des intempéries. L'oratoire est aujourd'hui rasé et il ne subsiste qu'un petit tas de pierres.

Ce que demandaient les basques à ces ermites, c'était en effet, de conjurer les ouragans et les chutes de grêle, par une piété et au besoin des muscles à toute épreuve, car la légende raconte sous la plume de Ph. Veyrin, qu'un ermite de la Rhune dut un jour abandonner au diable un de ses souliers pour s'assurer la maîtrise de la tempête.

L'ermitage de Soyharce a dû s'employer à des tâches plus pacifiques, au service des pèlerins de Compostelle, engagés entre les prieurés de Saint-Palais et d'Harambels.

L'assurance contre la grêle semble la préoccupation majeure qui assure le succès de ces édifices et c'est la protection contre ce fléau que ne manquent pas de venir implorer à Soyharce la population d'Orsanco-Beyrie, et celle d'Uhart-Laribar dont les pèlerinages grossis de l'apport de Juxue-Arhansus et de Saint-Palais Gibraltar se réunissent tous les ans au sommet le jour de Pentecôte.

La croyance populaire est générale sur les deux versants de Soyharce de l'efficacité à peu près constante et assurée de leurs prières.

Avant la reconstruction de la chapelle à la fin du siècle dernier, le territoire d'Uhart-Mixe eut à subir diverses chutes de grêle dont l'acharnement et la fréquence, détournaient dit-on, les compagnies d'assurances de la prise en charge de cette garantie dans la commune.

Depuis sa réédification le calme règne sur le versant d'Orsanco comme sur celui d'Uhart, avec la fin des tourmentes de grêle; quoiqu'il en soit, la population a soin de demander protection à Dieu et à la Vierge contre la grêle; c'est là une manière d'implorer du Seigneur son pain quotidien et personnel ne rougit de l'en remercier.

La même croyance populaire s'étendit en son temps à Saint-Sauveur de Saint-Palais où la protection contre la grêle aurait cessé du jour de la démolition de la chapelle. Les premiers voisins de Saint-Sauveur de Biscay affirment ne pas connaître la grêle aux alentours de la chapelle. En même temps que l'éloignement des intempéries nous voyons demander la protection du bétail contre les maladies, à Saint-Antoine

et à Saint-Sauveur d'Iraty; la guérison de la surdité à Saint-Grégoire.

L'antiquité utilisait des formules de prière pour les gens de la campagne dans leurs besoins temporels qu'ils soumettaient également à la divinité.

Caton rapporte une formule de prière usitée dans leurs cérémonies par les paysans qui faisaient le tour de leurs terres en offrant aux Dieux des libations et des sacrifices.

«Père Mars, dit le suppliant, je vous prie et vous conjure de nous être propice et favorable, à moi, à ma maison, à tous mes domestiques, pour ce qui fait le sujet de la présente procession dans mon champ, dans ma terre et dans mon fonds; d'empêcher, de détourner et d'éloigner de nous les maladies connues et inconnues, les désolations, les orages, les calamités, les intempéries de l'air, de faire croire et parvenir à bien, nos légumes, nos blés, nos vignes, nos arbres, de conserver les pasteurs et les troupeaux, de nous accorder la conservation de la vie et de la santé, à moi, à ma maison et à tous mes domestiques».

L'inscription de Soyharce est plus brève, elle adresse d'abord une supplique au Seigneur contre les tempêtes et les dévastations suivie d'une invocation à la Vierge Marie pour s'assurer son intercession.

ERAUTZI GAICHTOETARIK
BEGIRA GAITZATZU YAUNA
OTHOITZ EGIZU GURETZAT
AMA BIRJINIA³

Sur les murs de la chapelle, quelques rares inscriptions au crayon prouvent que la Vierge y reçoit aussi un culte privé et que de grandes causes lui sont présentées, comme la persévérance fervente d'une enfant de Marie et la grâce de vocation religieuse; une guérison est bien demandée, mais nous sommes loin à Soyharce des nombreuses inscriptions d'Elizaño et de leurs préoccupations immédiates de marche et de langage pour les enfants.

Un bout de chandelle achève de brûler entre deux barreaux de la porte d'entrée, une pièce de monnaie glisse dans le tronc; un discret sacrifice vient d'être consommé... Il est temps de descendre dans la vallée.

2. CULTE DES SOURCES

Le culte des sources se différencie essentiellement des cures d'eaux minérales. Il ne se prévaut d'aucun élément de sa composition chimique, et se satisfait de l'étiquette dont le revêt la croyance populaire.

Quatre sources sulfureuses sont connues autour de Saint-Palais et anciennement exploitées:

La plus proche, située au bas de la côte de Garris aux portes de Saint Palais. L'escalier qui la reliait à la route a disparu, il subsiste le bassin où personne ne vient puiser. Son eau se vendait à domicile un sou le litre, voilà quelque 60 ans.

L'établissement de bains, de Garris, dont les ruines se voient derrière la maison «Esquilia», en bordure de l'ancienne route de Garris au quartier Gibraltar de Saint-Palais. On peut

dénombrer en façade, presque à hauteur de la route, les neuf fenêtres du rez-de-chaussée qui éclairaient les cabines correspondantes. Les vestiges de baignoires en pierre ont disparu de l'établissement «Cambourthoua»

La troisième source sulfureuse naît dans le lit du ruisseau Camito entre Sumberraute et Garris, isolée dans une petite dépression du rocher d'où elle sourd.

L'établissement de bains de Labets enfin, nanti d'une Source sulfureuse et d'une source ferrugineuse, analysées toutes deux et présentées le 26 Juillet 1859 à l'Académie de Médecine par M. O. Henry. L'autorisation d'exploiter les eaux de Labets date de cette époque. Le contrôle médical de l'établissement a été assuré par le Docteur Morbieu puis par le Docteur Faisans.

Colas a tiré argument de l'existence de ces quatre sources pour placer Carasa, la ville de garnison romaine de l'itinéraire d'Antonin, à Garris de préférence à Saint-Palais.

Leur existence ne plaide pas contre la position-clé de Saint-Sauveur, siège de Carasa: la première source est aux portes de Saint-Palais, la deuxième située sur le chemin de Garris à Saint-Sauveur, les troisième et quatrième respectivement éloignées de 4 et 7 km de Saint-Palais.

Ces quatre sources ont connu le déclin puis l'abandon et seule la source sulfureuse de Labets s'efforce à nouveau d'émerger sous l'impulsion de son propriétaire.

Le culte des sources a dû lui aussi décliner, mais il paraît résister en quelques points que l'on retrouve précisément disséminés sur les vieux itinéraires de Mixe et d'Ostabarret.

En se penchant sur elles, c'est moins son propre visage qui apparaît, que la fresque ininterrompue des multiples passants, de races et de religions diverses, qui y ont traîné avec la soif, leurs misères et leurs aspirations

Legen ithurria

La première source, objet d'un culte particulier, que nous relevons, coule à quelques mètres de la route départementale de Saint-Palais à Bidache, entre Sumberraute et Masparraute, après l'embranchement de Labets. A mi-côte un chemin d'exploitation quitte la route départementale; la source apparaît au pied du rocher en bordure de ce chemin.

Une petite vasque naturelle la recueille, et son trop plein dévale la pente; au-dessus de la vasque se pressent en rangs vingt à trente croix minuscules en bois, dont la disposition fait songer à une charge de cavalerie ou à quelque autre mise en scène guerrière d'enfants. C'est la source. «Legen Ithurria».

La clientèle est, constituée de porteurs d'une maladie spéciale de la peau appelée en basque «legena» provoquée par des champignons parasites communs aux animaux et à l'homme. Ces trichophyties cutanées, communément appelées «herpès circiné» se présentent au niveau des surfaces contaminées sous la forme circulaire de petites plaques rougeâtres, qui s'étendent progressivement par la périphérie jusqu'à atteindre quelques centimètres de diamètre.

Cette affection tenace sans soins appropriés est répandue à la campagne et des étables où les veaux lui paient un lourd tribut dans la région elle gagne l'homme.

Le patient, après une prière, fait une application externe de l'eau de la source. Il ne lui est pas interdit de songer aux veaux de son étable et d'emporter un flacon à leur intention.

3. Des fléaux dévastateurs
Protégez-nous, Seigneur.
Priez pour nous
Vierge Mère

La confection d'une croix et le jet d'une pièce de monnaie dans la vasque, à l'intention des pauvres, terminent ce curieux exercice.

Les modestes pièces de monnaie en bronze n'ont plus cours. Les pauvres ont cessé leur vagabondage, voilà pourquoi, nous est-il expliqué, les nouveaux visiteurs s'abstiennent de confier leurs billets à l'eau de la source.

La source «*Legen Ithuria*» avoisine l'importante voie jacobite qui conduisait les pèlerins de l'abbaye de Sordes à Ostabat par Viellenave, Biscay, Labets, Garris et le quartier Gibraltar de Saint-Palais.

Ama birjina ithurria

En descendant la colline de Soyharce par son versant Sud, apparaît bientôt la lisière de la forêt d'Ostabat, à la limite de la commune d'Orsanco et d'Harambels, hameau inclus dans la commune d'Ostabat.

Une échelle double fixe enjambe la clôture de la forêt et permet d'accéder à un sentier qui plonge en plein bois. Après quelques mètres de marche, il faut quitter le sentier et s'infiltrer à travers ronces et troncs d'arbres jusqu'à une plate forme rocheuse, au fond d'une dénivellation du terrain, qui précède la source de la Vierge Mère: «*Ama Birjina. Ithurria*».

Tout autour, les arbres nus et sauvages, le corps tassé, ont jeté leurs feuilles, ils abandonnent en une morne figuration leurs membres épuisés. Les chênes sont à la merci de l'hiver, ils en sont déjà les prisonniers, les pieds chaussés de mousse, coupés dans leur élan parmi les feuilles mortes où s'enlisent leurs pas.

Les épines errantes du sous-bois ont perdu elles-mêmes de leur piquant. Elles guettent encore à hauteur des mollets, mais se déploient avec une arrogance et une insistance moindres autour des vêtements et des chairs qui les tentent. Elles semblent se résigner de guerre lasse à ne plus lancer leurs fléchettes au-dessus des genoux.

Dans ce cadre dépouillé d'où la vie se retire, une niche triangulaire en bois sert d'abri à diverses statuettes de la Vierge, des miniatures en plâtre de quelques centimètres de hauteur à peine dont certaines tronquées ou décapitées.

La niche solidement amarrée par quatre ou cinq blocs de pierre qui recouvrent et doublent les deux versants du toit, repose en contre-bas de la source.

La source elle-même est faite de plusieurs crevasses dans la terre et dans la roche, surplombée par une crête rocheuse horizontale d'où tombent goutte à goutte, quelques filets d'eau.

À l'entrée de ces crevasses, sont plantées des croix rustiques faites sur place par le simple entrecroisement de deux brindilles de bois. On en compte une dizaine, fraîchement dressées, mais nous n'avons pas su observer la mèche de cheveux qui s'enroulait naguère autour de la croix des fervents de la source.

L'eau est avant tout d'un usage externe, elle est utilisée en frictions sur la tête et les cheveux, d'après les indications bien limitées et les propriétés très spéciales qui lui sont attribuées. Elle guérirait en effet et préviendrait les maux de tête.

Une légende accroît la renommée de la source «*Ama Birjina Ithurria*» et les visiteurs ne manquent pas de rappeler la légende du passage en ce lieu de la Vierge Marie et de l'âne

à leur retour d'Égypte. Ils cherchent volontiers sur le rocher les empreintes du pied de la Vierge et du sabot de l'âne et mon guide ne déroge pas à la coutume en me signalant la forme circulaire d'un sabot et à côté le dessin des trois premiers orteils dans le vague tracé d'un pied hors mesure.

La source conserve ses fidèles qui retrouvent son chemin, avec les beaux jours. Ce qui est digne de remarque, c'est que cette source, perdue au fond de la forêt d'Ostabat, avoisine de vieux chemins: ceux d'Orsanco à Ostabat et à Harambels, celui d'Orsanco à Soyharce et à Uhart; elle avoisine aussi la vieille voie romaine de Saint-Sauveur de Saint-Palais à Ostabat, qui suivait, pensons-nous, la bordure actuelle de la forêt d'Ostabat. Cette voie a vraisemblablement servi de ligne de démarcation entre les communes d'Orsanco et d'Ostabat. La légende du passage de la vierge peut n'être pas étrangère au voisinage immédiat d'une importante voie de pénétration au Pays Basque, la voie romaine d'Astorga à Bordeaux.

Il existe d'autres sources entourées de la faveur populaire et de la croyance aux vertus spécifiques de leurs eaux. Elles étaient bien connues jadis des pèlerins et des voyageurs empruntant les anciens chemins à pied ou à cheval, et qui leur demandaient au moins ce qu'elles pouvaient donner, un rafraîchissement hygiénique en cours d'étape.

Charles Pichon, hermano mayor de Compostelle, à qui revient le mérite de la réouverture en 1938 du chemin de Saint-Jacques, s'est attaché à faire revivre non seulement un pèlerinage, mais un idéal. Il décrit la façon pittoresque dont nos pères accomplissaient le trajet à l'allure de quatre lieues par jour. Ceux-ci avaient bien le temps, à longueur d'étapes, de prêter l'oreille aux légendes colportées de groupe en groupe, depuis la source des Français aux portes de Compostelle, qui conjurait le cancer.

Puits de la vierge

Nous nous bornerons à indiquer la source existant à Ostabat, au bas quartier dit «*Irizola*», que traversait le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, comme en témoignent encore de nombreux noms de maisons: à l'entrée d'*Irizola*, la maison «*Belainia*» ou maison du pèlerinage, et en face, «*Putsutégua*» ou la maison du puits. Plus bas, les maison «*Ospitalia*» et «*Ospital zahare*», qui se touchent et regardent en face le jardin qui servait d'emplacement à l'église et au cimetière du prieuré, tandis que la maison «*Eretorania*», vraisemblablement ancien prieuré, domine sur la pente voisin les deux hôpitaux et l'emplacement de la chapelle.

Sur la même pente, on voit «*Paustitégia*» ou la maison repos et «*Mandoua*» ou abri de mulets.

La source, appelée «Puits de la Vierge», se trouve en bordure, de cette route balayée pendant des siècles par des flots de pèlerins entre les maisons «*Putsutégua*» et «*Bélainia*».

Le bassin qui la reçoit est en partie comblé et offre le spectacle d'une eau croupissante. Elle a connu une vogue, aujourd'hui disparue pour les affections oculaires.

Dans la traversée d'*Irizola*, une autre source approvisionne le quartier en eau potable. C'est la fontaine Saint-Grégoire, sans légende connue.

Sebastian ithurria

D'Irizola, le chemin descend en direction de la Bidouze

d'où il devait remonter vers la ferme «*Donaracia*», Sainte de Juxue et de la vers Arros.

Il existe à Arros une source captée par la croyance populaire pour le traitement de la coqueluche. Elle me fut présentée par des fermiers auprès de qui je m'informais de l'église Saint-Sébastien. Les fermiers, à la vue de mes enfants, jugèrent qu'ils étaient en présence de jeunes curistes, et que je me préoccupais, de prévenir une transformation éventuelle de leur rhume en coqueluche. Et ils s'offrirent pour me conduire à la source Saint-Sébastien, «*Sébastian lthurria*».

C'est ainsi que j'appris en même temps, l'existence de la source et la propriété de ses eaux. Propriété curative peut-être, mais point préventive, laisse supposer le commentaire malicieux de la fille des fermiers, qui présenta, me dit-elle, une atteinte de coqueluche malgré l'alimentation régulière de la maison en eau potable, par branchement sur la source de Saint-Sébastien.

La maison «*Idiartia*» à Arros, commande l'accès du vieux chemin qui monte à la source et à l'église. Elle garde, avec amour, pendue à un clou de la cloison, dans la salle commune de sa cuisine qui constitue le centre et l'âme du foyer au Pays Basque, la clé de cette église. J'ai bien connu des clés désaffectées comme celle que conserve dans son immense serrure la salle des délibérations de la Mairie de Saint-Palais en souvenir de sa défunte maison d'arrêt. Simple souvenir d'un passé qu'il est permis à chacun de regretter ou non selon son humeur.

Mais quel spectacle désolant que celui d'une clé et d'une église en rupture de ban. L'église Saint-Sébastien a subi en effet pendant l'occupation, bien que située en zone libre, un martyre à l'instar de son saint patron. Des hommes, armés de scies et de haches, ont arraché la toiture de ses murs solides, et livré sa dépouille à la soldatesque.

D'abri d'un lieu sacré, elle s'est vu prostituée en guérite pour sentinelles allemandes en faction sur la ligne de démarcation de Larceveau.

Ainsi durent en décider les «*Laminak*» ces génies familiers de la région, à l'origine dit-on de la construction de la maison «*Larramendy*» de Juxue, du château «*Latsa*» d'Asme, de l'église Saint-Sébastien d'Arros.

Une vieille femme d'Arros raconte que les «*Laminak*» défilent la nuit le travail des hommes, pour bâtir l'église Saint-Sébastien dans le lieu propice où nous la trouvons. Ces génies bâtisseurs avaient malheureusement la fâcheuse habitude de laisser leur besogne inachevée. La légende ne dit pas s'ils firent école en inspirant aux hommes la suppression du toit de l'édifice.

L'abandon du cimetière a suivi celui des murs de l'église au sommet de la colline «*Elizabiskara*» parmi des chênes centenaires. Ce n'est qu'après de la source voisine que les croix, ce même type de croix que nous avons rencontrées à la source «*Ama Birjinia lthurria*» et à la source «*Legen lthurria*», continuent leur aventure.

Tant il est vrai que la sagesse des Nations, qu'on me pardonne cet euphémisme, accorde une longévité incomparable aux préjugés.

Elles continuent à y être déposées par des visiteurs avec des prières, en échanges de l'eau qu'ils emportent, ou pour être plus exact, en signe de bénédiction de l'eau qu'ils emportent.

L'intérêt majeur de cette source, réside pour nous dans le fait qu'elle jalonne également un important itinéraire, une route

de montagne pratiquement abandonnée de nos jours, qui conduit d'Arros à Bunus. Cette route très nettement dessinée, côtoie le cimetière dans une tranchée nettement perceptible aussi, avant de dominer le splendide boulevard de la Bidouze, de Larceveau au Col d'Osquich. Elle prolonge, à notre avis, le chemin de Saint-Jacques que nous avons suivi depuis la traversée d'Irizola.

Car il nous paraît qu'au départ d'Ostabat la route de Roncevaux par le prieuré d'Utziat, quoique la plus importante sans contestation possible, au point de paraître exercer un monopole de fait n'était pas la seule, et que l'itinéraire le plus ancien était précisément la première partie de la route à flanc de montagne, que le Général Richter qualifiait de pré-romaine, par Ostabat-Hosta-le pic d'Hostatéguy.

La vallée d'Ostabarret d'Ostabat à Hosta, était bien connue des pèlerins avec ses gîtes d'étapes. A Bunus, la maison «*Barberénia*», une auberge de pèlerins avec son enseigne figurant un cavalier et son invocation à Saint-Jacques; auberge située non dans la vallée de la Bidouze, mais dans celle de son affluent de la rive gauche qui prend sa source vers Hosta, halte par conséquent non en direction d'Utziat, mais en direction d'Ibarre et de Hosta.

Un km en amont, la chapelle Saint-Jacques et la maison «*Dona-lki*» d'Ibarre;

- Au fond de la vallée d'Ostabarret, un hôpital existait à Hosta;
- A Béhorléguy la route de montagne tombe sur la maison «*Ospitalia*».

Ces quatre gîtes d'étapes, tapis, les deux premiers dans la vallée, les deux autres dans un cul de sac au pied de la montagne, correspondent à un itinéraire jacobite très ancien et à peu près totalement inconnu empruntant le port de Béhorléguy, en direction d'Iraty.

La courte revue des sources présentées ne saurait constituer une nomenclature complète. Il existe certes d'autres itinéraires et d'autres sources dont le culte a survécu.

La presse s'est emparée de celle d'«*Arpeko Saindua*» à Bidarray, et nous l'abandonnons aux scrofuloux et à leurs chiffons.

Citons entre Ossès et Irissary, la fontaine Saint-Jean-Baptiste, où l'on se rend pour la Saint-Jean.

A Saint-Jean-le-Vieux, la «source miraculeuse» notée par Gil Reicher dans sa monographie sur Saint-Jean-le-Vieux. Son histoire et sa légende sont calquées sur les sources que nous avons étudiées. Elle est située auprès de la primitive église de Saint-Jean-Baptiste d'Urrutia, dont les ruines ont reçu le nom d'«*Elizahara*». Le chemin des pèlerins passait à Urrutia et les pèlerins y trouvaient le complément indispensable à toute halte, de l'eau de source. Celle-ci protégeait de la rougeole, les enfants qui venaient de bien loin s'y baigner le jour de la Saint-Jean, accompagnés de leurs mères. Mais la source est tarie et la vasque obstruée.

La source «*Negela*» à Itxassou, comparable à la source «*Legena*» de Sumberraute. Un paysan pensa encore m'obliger en me la désignant, à défaut de l'oratoire Saint-Sauveur de Jatsou que je recherchais et qu'il ne connaissait pas. Le nombre des sources consacrées au traitement de cette même affection de la peau atteste suffisamment de sa diffusion au Pays Basque ainsi que de la dominance ancienne du mode de vie pastoral. Il nous est signalé en effet une source «*legena*»

dans la vallée de la Joyeuse, une autre dans les Barthes de Domezain, ainsi qu'à Béguios.

La fontaine Saint-Saturnin à Jaxue, au bord de l'ancienne route d'Irissary à Apat-Ospital, «fontaine d'eau ferrugineuse, jadis but de processions et de pèlerinages au jour et fête du saint», écrit l'abbé Haristoy qui insiste sur sa situation le long de l'itinéraire reliant Lapurdum, les hauteurs de Saint-Pierre d'Irube, les landes d'Hasparren, Bonloc, Irissary, Jaxue et Apat-Ospital. Itinéraire considéré comme romain et également voie de raccordement de Saint-Jacques de Compostelle.

En Soule, la fontaine de Saint-Jean à Mauléon, citée par Francisque Michel dans son ouvrage sur le Pays Basque, et dont les vertus curatives sont connues, dit-il, depuis plusieurs siècles. L'auteur pense expliquer «l'espèce de pèlerinage dont cette fontaine est l'objet la nuit qui précède la fête de Saint-Jean-Baptiste», et l'affluence d'Espagnols et d'ouvriers de marine qui accouraient laver leurs blessures, par l'existence originelle de quelque établissement renommé. Il nous paraît probable que le culte de cette source est antérieur à tout établissement de cure et qu'il a su prospérer à l'ombre de Saint-Jean de Berraute. L'auteur du reste a pressenti une influence religieuse: «Aujourd'hui encore, je ne sais quelles idées religieuses y conserve les derniers vestiges de la tradition: rarement un paysan passera à côté de ces eaux sans réciter une prière et sans se rafraîchir. Leur nymphe resta longtemps sans temple».

Puis un sieur de Belosca, guéri d'une blessure déclarée incurable, y fit bâtir des douches à l'abri du grand air. Vers le milieu du siècle dernier, la ville de Mauléon affermaient un modeste établissement moyennant la somme de cinq cents francs, sans la moindre analyse des eaux, mais avec des résultats merveilleux dans les blessures, les ulcères, les hémorroïdes, les tumeurs blanches, etc...

Le chemin jacobite de Licharre (Mauléon-Licharre) à Saint-Sauveur de Saint-Palais (jacobe bidia) côtoyait la fontaine Saint-Jean.

S'il nous fallait conclure sur le culte populaire des sources, en nous gardant de sonder la psychologie des profondeurs, de réveiller des archétypes ou le mythe de l'eau, nous verrions dans l'observation de ces pratiques, l'imbrication complexe de deux influences:

- La survivance du génie païen des eaux;
- Le souvenir pieux des pèlerins de Saint-Jacques qui s'y désaltéraient en foule.

Ce culte serait dans notre pensée comme un reflet des principaux courants humains et religieux qui ont déferlé sur ces vieux chemins, et comme l'image, nimbée de pouvoir occulte et de mystère, du sentiment du sacré qui s'est manifesté au cours des siècles et qui continue à errer le long des routes, à la recherche de l'unité et de la Voie vivifiante en vérité.

Hymnum dicite, fontes, domino.

Chantez, fontaines, un hymne au Seigneur.

3. CULTE DE LA MARCHÉ DES PETITS ENFANTS

Sainte-Engrace d'Elizaño

L'oratoire d'Elizaño est situé dans le quartier Aincy d'Uhart, à la limite d'Uhart et de Saint-Palais, sur les terres de la maison Aincy que tout proclame terre d'élection:

- l'inscription datée de 1796 qui surmonte la porte d'en-

trée de la maison de maître, et reprend la devise des fils spirituels de Saint-Ignace de Loyola

AD MAGOR EM GLORIA DEI

- les dépendances, l'ancienne maison «*Elizetche*», déchue au rang de grange à côté d'Elizaño, et l'ancienne maison «*Benedit*» dont le nom pourrait évoquer la résidence d'une benoîte ou quelque fondation religieuse, si l'on se rapporte à la destination des autres maison «*Benedit*» ou «*Beneditenia*» de Lohitzun et d'Arros. Benedit est abandonnée depuis le départ de ses derniers locataires, une famille de bohémiens de Gibraltar. Elizaño demeure l'âme du domaine, au milieu de vestiges qui témoignent encore de son passé.

L'oratoire est une construction rectangulaire sans caractère et qui pourrait s'apparenter à une quelconque borde de montagne, n'était la croix ouvragée en fer forgé qui bat de l'aile sur son toit de tuiles cannelées. Deux petites fenêtres l'éclairaient latéralement et c'est tout au plus si la vieille porte ogivale en bois qui y donne librement accès mérite d'être notée.

A l'intérieur, un bénitier désaffecté: au fond, protégé par une haute grille en fer, sous un baldaquin de bois gris, s'abrite l'autel restauré en 1913 par l'artisan local Asconsabal Jean René, porté disparu lors de la première guerre mondiale.

Une statue moderne de Sainte-Engrâce avec la palme du martyr en occupe le centre, encadrée de chaque côté par un enfant sous la protection de son ange gardien. Au pied de l'autel on voit pêle-mêle, des vêtements d'enfant, des chemises, des brassières, des tabliers, des chaussons, des petits souliers, et éparses dans ce vestiaire, quelques pièces de monnaie de 1, 2 et 5 francs.

Ce qui frappe le visiteur, c'est le nombre incalculable des graffiti qui recouvrent les murs intérieurs, inscriptions au crayon reproduisant comme un leit-motiv la même prière: «Ste Engrâce, faites que ma fille... Ste Engrâce faites que mon fils puisse marcher et parler...». Autour de cette prière de base, on peut lire des demandes de guérison, des protection contre les dangers de la vie, et un exemplaire tout à fait exceptionnel de demande d'admission au certificat d'aptitude professionnelle.

Toutes ces inscriptions sont en français, datées et signées, elle témoignent qu'en ce lieu des générations de fidèles défilent, espèrent, demandent et ne cessent d'imprégner les murs de leurs prières.

Dans l'intimité et le recueillement de ses murs de prière, Elizaño garde le secret d'une niche, où loge son élu. Son existence n'est connue que de rares initiés, et nous devons au hasard sa découverte.

Il suffit en effet d'avoir la curiosité de se pencher derrière la statue en plâtre de Sainte-Engrâce, pour avoir la vision impressionnante dès l'abord dans sa niche murale, d'une vieille statue blottie dans le dos de la première.

Il s'agit d'une statue en bois vermoulu, datant vraisemblablement de plusieurs siècles. Elle porte une couronne au-dessus d'une longue chevelure noire; ses pommettes sont outrageusement maquillées de rouge vermillon; elle est revêtue d'une robe rouge et tient dans sa main gauche un objet qui ressemble à un coffret. Le bras droit ainsi que la poitrine où se devinent des traces de blessures sont sans relief, ce qui laisserait supposer que le sculpteur a voulu rappeler les affreuses tortures de la sainte et laisser déshabillée la manche droite de la robe où ne sort pas la main correspondante.

Cette statue en bois polychrome représente Sainte-Engrâce, vierge et martyre, dont le culte né en Espagne, s'est répandu très anciennement à travers le Pays Basque.

Les auteurs portugais prétendent qu'elle naquit dans leur pays, d'une illustre famille, vers le milieu du III^e siècle. Lors de la septième persécution, la plus terrible, sous le règne de l'empereur Decius, Engrâce traversait Saragosse, (Caesare Augusta) pour se rendre dans la Narbonnaise où elle devait épouser un noble gaulois. Arrêtée et emprisonnée comme chrétienne, elle subit le martyre avec 18 parents et serviteurs qui l'accompagnaient à ses noces.

Le poète chrétien Prudence a décrit la série barbare des supplices qui lui furent infligés et semblent marqués dans le bois d'Elizaño avec les blessures ouvertes de la poitrine et l'amputation du membre supérieur droit.

Sainte-Engrâce, en Haute-Soule, ancienne collégiale des chanoines de Saint-Augustin, fondée vers le XI^e siècle, et qui dépendait de l'abbaye de Leyre en Navarre espagnole, l'a définitivement adoptée.

Des reliques de Sainte-Engrâce sont vénérées à Moncayolle (où elles furent portées depuis Jaca pendant le ministère de M. l'abbé Larroque) et nous retrouverons la jeune martyre de Saragosse sur un itinéraire primitif de Basse-Navarre, en Mixe, Ostabarret, Cize, à Elizaño d'Uhart, à «Donaraci» de Juxue et à Sainte-Engrâce de Béhorléguy.

On ne sait en quelle année, par suite de quelle défection, Elizaño a été rayée du culte officiel. Ce que l'on sait par contre, c'est que la population d'Uhart s'y rendait annuellement en procession pour Pentecôte avec son pasteur, et qu'elle visitait le même jour Ste-Engrâce d'Elizaño et Notre-Dame de Soyharce.

Son abandon officiel doit se situer au XIX^e siècle, postérieurement à la venue de la statue de Notre-Dame de Soyharce qui y fut mise à l'abri hors de ruines de la chapelle de Soyharce. Nous connaissons seulement la date de reconstruction de cette dernière en 1894.

Les pèlerins n'ont cessé cependant d'entourer Sainte-Engrâce d'un culte privé, et d'y amener les jeunes enfants. C'est sur leur instance que l'oratoire envahi un temps par les animaux et des instruments aratoires, a été dégagé pour permettre les évolutions rituelles qu'il nous a été donné d'observer.

Nous avons assisté à l'arrivée d'un groupe de cinq enfants du quartier Gibraltar de Saint-Palais, accompagnés de leur grand-père. Le quatre premiers avaient déjà fait leur pèlerinage, et c'est le dernier, âgé de 17 mois, qu'il était question d'initier et d'aguerrir à la marche.

Après l'invocation successive des aînés par rang d'âge au pied de la sainte, et la demande sous la direction de l'aïeul de grâces de force, de sagesse et persévérance, le grand-père allume une chandelle et prélude à l'initiation du plus jeune en le couvrant avec la chandelle du signe de la croix.

Et tandis qu'elle brûle sur le bord de la grille, le jeune enfant est invité par la main qui le guide à lâcher les barreaux et à faire par trois fois le tour intérieur de la chapelle. Le premier acte est ainsi terminé, la famille se retire et prend position dans la fougeraie où l'attend un goûter, et en manière d'extra, je pense, d'encouragement et de tonique de circonstance, un litre de vin rouge.

Puis, les exercices reprennent suivant un processus identique, suivis d'une nouvelle sortie de la chapelle, puis d'une

troisième et dernière reprise des mêmes exercices à la lueur expirante de la chandelle.

Il ne restera plus ensuite au jeune enfant qu'à affermir ses pas, avant de retourner à Elizaño présenter des actions de grâces et déposer en offrande aux pauvres, quelques vêtements, une paire de petits souliers ou de chaussons, en même temps qu'une pièce de monnaie.

A dire vrai, il est tentant, dès l'abord, de taxer ces pratiques et ces croyances populaires de dévotionnisme et de merveilleux para chrétien.

Il n'est donc pas sans intérêt de remonter à leur origine et d'essayer de les éclairer sous leur véritable jour. Car tout gravite à Elizaño autour des itinéraires de Saint-Jacques de Compostelle, et tout y parle de marche.

Un circuit pavé entoure l'oratoire, des bordures pavées sont reconnaissables au pied du versant sud de la colline Saint-Sauveur qui domine l'oratoire, et les vestiges les mieux conservés et les plus caractéristiques sont constitués par un virage pavé entre la maison «Benedit» et le moulin de Larribar, par la jonction de deux voies pavées au devant de la maison «Aincy» d'Uhart et au milieu de la Bidouze, entre les maisons «Aincy» d'Uhart et «Buruin» de Larribar par un gué pavé plongeant dans le lit de la rivière.

C'est ce gué qui desservait l'oratoire Sainte-Engrâce et assurait sa liaison avec les itinéraires de Soule.

Un autre gué, en amont, à Larribar également, que l'on aperçoit en bordure de la route nationale de Saint-Palais à Saint-Jean-Pied-de-Port, en regard de la Maison «Burgorgue» d'Uhart, est de date bien plus récente, car si le premier trahit, comme bien des indices le laissent supposer, le passage des légions romaines sur la grande voie de communication transpyrénéenne de Dax à Pampelune, le second a été établi dans le courant du XIX^e siècle, d'après le témoignage de M. Idiart d'Uhart, dont le grand-père a participé au transport des blocs de pierre lors de l'installation du gué.

Ce dernier a supplanté son aîné distant de 200 m. environ, pour desservir, comme lui, l'oratoire d'Elizaño et favoriser la traversée, des pèlerins venant de l'est.

L'ancienne route de Saint-Palais et de son prieuré-hôpital en direction d'Ostabat, prenait contact aussi avec l'oratoire de Sainte-Engrâce, aux portes de Gibraltar.

Un troisième chemin, et non le moindre, rejoignait les précédents au voisinage de Sainte-Engrâce et de Benedit, en provenance de Sorde et Garris, par le vieux pont d'Eremu sur la Joyeuse, et la maison «Composta» du quartier Gibraltar de Saint-Palais.

De sorte que la colline Saint-Sauveur et les approches de Sainte-Engrâce constituaient la véritable plaque tournante des routes de Saint-Jacques de Compostelle:

1^o - La route IV de Paris - Chartres - Tours - Bordeaux - Dax - Saint - Cricq - Sorde - Ordios - Arancou - Bergouey - Viellenave - Biscay - Labets - Garris - le quartier Gibraltar de Saint-Palais.

2^a - La route III de Sainte-Madeleine du Vézelay - La Charité sur Loire - Saint-Noblat du Limousin - Périgueux - La Réole - Mont-de-Marsans - Saint-Sever - Orthez - L'Hôpital d'Orion - Bugaronne - Sauveterre - Osserain - Arbérats - Saint-Palais.

3^o - La route II de Notre-Dame de Puy - Conques - Moissac - Aire sur Adour, que les auteurs ont l'habitude d'a-

mener à Navarrenx et qui continuait par Charre - Aroue - Domezain - Saint-Palais; avec des variantes par Olhaïbide - Ithorots - Berraute - Saint-Sauveur; ou par Olhaïbide - Ithorots - le quartier Archelaco de Domezain - «Benta» de Lohitzun - Uhart - le col d'Ethene - Juxue - Arros - Ostabat.

4^o A ces trois routes se raccordait une, collatérale venue de Mauléon et que l'on peut considérer comme l'une des principales dérivations de la route 1 de Provence à l'Hôpital Sainte-Christine du Somport d'Aspe.

Elle débouchait au gué du moulin de Quinquil, face à Saint-Sauveur, et son appellation «*Jacobe bidia*», chemin de Saint-Jacques, a pu être sauvée de l'oubli grâce à l'obligeance de M. l'abbé Mongastion qui nous en a fait la confidence.

De sorte que l'église Sainte-Engrâce constituait le premier relais de prière à la jonction des chemins de Compostelle.

Les cathédrales qui jalonnent ceux-ci se sont imposés à l'histoire. La carte des monuments s'est inscrite sur leur trajet, mais les petits hospices, les Maison-Dieu, les oratoires qui recevaient les pèlerins étaient plus nombreux quoique moins connus.

Leur nombre prouve qu'ils ont participé intensément à la vie du peuple du Moyen Age, à la canalisation d'une importante circulation routière, au brassage de masses qui s'y est opéré englobant dans le même élan spirituel de foi et de charité, moines et prélats, serfs et seigneurs.

Leur étude topographique est le meilleur guide de ce tourisme médiéval et Sainte-Engrâce reste au carrefour des routes de Saint-Jacques, un témoin et un rouage minuscule mais essentiel de ce système de signalisation.

Les pèlerins voyaient dans l'église la maison du peuple et l'on retrouve à Elizaño la même familiarité du peuple et de l'église.

Les pèlerins circulaient habituellement à pied, de rares privilégiés à cheval, et Elizaño se range parmi les temples de la marche où l'on conduit traditionnellement les enfants. Tout en effet, nous l'avons noté, y invite à la marche: les inscriptions murales qui l'implorant, en même temps, il est vrai que le langage, mais le langage, les diverses guérisons et autres grâces spéciales constituent autant d'extensions et de prolongements de la prière initiale; les chaussures d'enfants déposées au pied de l'autel qui la concrétisent; le circuit des enfants à l'intérieur de la chapelle qui y prépare; les deux anges gardiens couvrant de leurs ailes la marche des enfants et, la mettant à l'abri de tout danger ainsi que le chantent les versets de la Bible:

«Il en tombera mille d'un côté, et dix mille de l'autre mais tu ne seras pas touché»

«Car Dieu a commandé à ses anges de te protéger partout où tu iras»

«Ils te soutiendront de leurs mains, de crainte que ton pied ne heurte quelque pierre».

Les petits auront la force de marcher sur les pas des pèlerins, de devenir d'authentiques compagnons de route des Saint-Jacquaires.

Tel est le message d'Elizaño, tel est le sens originel qu'il convient de donner au culte et à la croyance populaire, entourant la marche des enfants.

Cette perspective rend compte de l'orientation spéciale prise par la dévotion à Elizaño. Elle permet, en dégagant de l'oubli et des mauvaises herbes les chemins d'Elizaño, d'entendre l'écho des pèlerins en marche, et de sauvegarder l'essentiel d'une dévotion populaire, qui mérite. tout notre respect.

Propagation du culte de la marche

Les rapports du pèlerinage de Compostelle et du culte d'Elizaño, le symbolisme de la bonne marche des enfants au sens humain et chrétien découlent surabondamment de l'étude de la chapelle Sainte-Engrâce d'Uhart.

S'il était besoin d'autres preuves de filiation du passage des pèlerins de Saint-Jacques et du-culte si attachant de la marche des enfants, il resterait à observer éventuellement dans d'autres oratoires l'existence de ce culte, et à établir que le passage des pèlerins a précédé dans tous l'aimable rendez vous que s'y donnent les premiers pas des tout-petits.

Voici les premiers résultats de notre enquête dans les chapelles Saint-Sauveur de Biscay, Costolo de Domezain, Oxarty d'Iholdy, Saint-Vincent de Hélette, Sainte-Engrâce de Behorleguy et dans l'église d'Ithorots.

Saint-Sauveur de Biscay

A l'entrée du Pays Basque, en Mixe, on trouve à Biscay, à une dizaine de kilomètres de St-Palais, un premier oratoire consacré à la marche des enfants.

On sait que la route IV du Codex, une des plus fréquentées des pèlerins, si l'on en juge par l'importance et le nombre des gîtes d'étapes qui s'y rencontrent, partait de Paris vers Chartres, Tours, Bordeaux, Dax. Elle traversait Sorde, Ordios, Arancou, Bergouey, Viellenave où elle pénétrait en Basse-Navarre, et franchissait la Bidouze. De la maison «Laborde Ospital» de Viellenave, elle gagnait Saint-Sauveur de Biscay.

La chapelle est située au milieu d'un champ de la propriété «Malgor». Ses proportions exigües, sa porte ouverte à tout venant et les deux fenêtres ajourées qui l'encadrent, les deux rosiers grimpants qui s'y agrippent et l'arbuste qui l'ombrage, lui donnent un air agreste de chalet lilliputien. A l'intérieur, un simple autel surmonté de la statue dite de Saint-Sauveur, en bois polychrome.

Le visage en est uniformément jaune, la chevelure noire et la robe rouge. Mais ce que l'on remarque dès l'abord, c'est la tunique d'étoffe délavée qui l'enveloppe, d'inspiration espagnole, car nous sommes, ne l'oublions pas, sur le chemin de Galice. La tunique n'a pas l'opulence des manteaux de Nuestra Señora del Pilar et St-Sauveur ne saurait exhiber ni le somptueux vestiaire ni les bijoux du trésor de la Vierge de Saragosse. On lui réserve pour les jours de cérémonie, à l'occasion du pèlerinage des enfants en la fête de l'Ascension, l'unique jour faste de l'année, une robe blanche d'apparat.

Ainsi revêtue, la statue se métamorphose en poupée de circonstance dont la tête émerge dans l'éclat de son visage des longs plis de la robe. Elle est prête à recevoir l'hommage des enfants.

Car Saint-Sauveur de Biscay n'est, pas tenu à l'écart de la famille paroissiale de Bergouey. Au terme de la procession annuelle et du chant, des vêpres, M. le Curé de Bergouey impose l'étole aux tout-petits qui s'y pressent sur les bras de leur maman et il accompagne cette imposition de la lecture

des évangiles relatant quelques-uns des principaux miracles du Christ.

Le culte privé déborde cependant cette manifestation officielle sans connaître, sembler-il, le prestige d'Elizaño. Pas d'inscription sur les murs; l'offrande de pièces de monnaie et les dons de vêtements, réservés à la statue, tendent à disparaître. Les pratiques rituelles tombent également en désuétude: de jeunes mamans vont bien encore avant l'arrivée du prêtre et de la procession, toucher le visage de la statue avec un mouchoir, qui leur sert ensuite à frictionner les membres de l'enfant. Mais c'est auprès de la génération précédente qu'il faut recueillir les modalités du culte adressé à Saint-Sauveur de Biscay. Suivant l'âge, les dispositions ou les possibilités de l'enfant, celui-ci apprend à faire trois fois le tour de la chapelle par ses propres moyens ou sur les bras de ses parents. Puis un mouchoir essuie à trois reprises encore les traits de la statue avant de toucher les muscles et les membres de l'enfant.

Il arrive, hélas, aux enfants, d'être appelés en grandissant, à défendre les marches de l'Empire. Et combien de poilus de la guerre 1914-1918 n'ont reçu des reliques de la statue découpées au canif. Combien de prisonniers de 1939-1940 n'ont serré à leur tour de nouvelles reliques de la statue...

Si bien que le Saint-Sauveur d'apparat a été changé en victime de guerre, que ses bras ont été dépecés et dispersés, que la partie postérieure a été en grande partie évidée, et qu'un oratoire qu'on croyait, à l'abri des cataclysmes modernes, a retrouvé sa vocation multicentenaire d'assistance et de soutien, en allant vers ceux qui ne pouvaient venir jusqu'à lui.

On retrouve Saint-Sauveur de Biscay, le souvenir des pèlerins sur un «cami romiu», ou chemin de Saint-Jacques. Le culte de la marche s'y est conservé avec la pratique caractéristique des frictions des membres. La filiation entre les deux, généralement perdue, est manifeste à Biscay, puisque une tradition, non négligeable, a pu être recueillie par le propriétaire, des terres qui entourent la chapelle. Le produit de la quête annuelle servait naguère, en effet, pour des messes à l'intention des âmes des pèlerins. De même, les offrandes des parents en visite privée étaient destinées dans le tronc qui les recevait aux âmes des pèlerins.

Il semble donc assuré que les pèlerins, et de droit ceux de Saint-Jacques, n'étaient pas oubliés dans les prières qui accompagnaient le culte si particulier de la marche des enfants.

«Costolo» de Domezain

Sur le territoire de la Commune de Domezain, la carte d'Etat-Major au 1/80.000 indique une maison «Costolo», tandis qu'une chapelle du même nom figure sur la carte d'A. Perret, de l'Arrondissement de Mauléon et sur celle de Cassini.

La chapelle «Costolo» a disparu des horizons de la maison «*Etcheparia*», gardienne de la clé de l'édifice. La prairie qui l'entourait est une enclave de cette propriété. Elle fut vendue, en 1929 par ma grand-mère paternelle, et peu après cette cession, en 1930, la chapelle et le chemin qui y conduisait se trouvaient arasés sans entrave manifeste des autorités paroissiales, et municipales.

Le remembrement de la propriété a ses règles, ses obligations et ses victimes. Il porta un dernier coup à la chapelle longtemps bernée dans ses murs croulants par quelque pieuse ten-

tative de restauration et par l'achat de matériaux abandonnés à son flanc au moment de la première guerre mondiale.

Bon nombre de chapelles renaissent de leurs cendres. Qu'advient-il de «Costolo»? Certaines ruines et disparitions préparent des renaissances, mais les oratoires ainsi rebâties, comme ceux de Soyarce à Uhart-Mixe, de Saint-Antoine à la limite de la Soule et de la Basse-Navarre, d'Oylarandoy à Baïgorry, ont la particularité d'être des hauts-lieux de culte soutenus par un mouvement de masse. Chacun en attend la protection de ses biens, de ses champs ou de son bétail.

Des besoins toujours présents et pressants expliquent leur sauvegarde. Pour Costolo, nous verrons de quelle manière a été conservée la procession annuelle et son rite de bénédiction de la terre et de l'air. Mais il est à craindre que la geste proprement dite de Costolo réservée à la marche des enfants, ne soit plus qu'un souvenir inscrit dans quelques mémoires, appelé lui-même à s'éteindre avec les générations des ultimes pèlerinages.

De la maison et de la chapelle, aucun indice sur le terrain. Les seuls vestiges, en dehors de la notion de leur emplacement, respectif à quelques mètres l'un de l'autre, et d'une vague description de l'oratoire, consistent en une pierre d'autel retrouvée dans un placard de l'Eglise paroissiale, et en une croix transférée du toit de la chapelle en bordure de la prairie où elle marque le comblement du chemin qui conduisait naguère à la chapelle.

L'édifice dédié à Sainte-Félicité était rectangulaire d'une longueur approximative de 8 à 10 mètres pour une largeur de 4 à 5 mètres, surmonté d'une cloche. Le tableau de sa sainte patronne présidait au-dessus de l'autel. En vain, l'avons-nous cherché à l'Eglise paroissiale où il aurait trouvé refuge.

Les enfants avaient accès toute l'année à l'oratoire, le fait est confirmé par le gardien de la clé de la porte d'entrée. Ils y venaient à l'âge des premiers pas, afin de parler et de marcher. Entr'autres témoignages, celui d'une vieille dame du bourg, âgée de 84 ans, précise le pèlerinage qu'elle fit avec chacune de ses filles, les prières et l'aumône qui en étaient le complément.

La chapelle «Costolo» était située sur la route des pèlerins de Compostelle entre le prieuré d'Osserain et le prieuré de Saint-Palais, perdue en dernier temps dans la fourche comprise entre le chemin des Barthes de Domezain et la route nationale de Sauveterre à Saint-Palais, à hauteur du sommet de la côte de Burgaincy ou de Sussaute. Deux itinéraires étaient possibles, l'un en direction d'Arberats, l'autre en direction de l'Eglise de Domezain.

La chapelle servait de but le 25 Avril de chaque année en la fête de Saint-Marc, à une procession officielle destinée plus spécialement aux adultes et aux besoins de l'agriculture. Tout finit à Costolo autour d'une histoire de croix.

Il y avait, autrefois au quartier voisin de Burgaincy, une croix processionnelle des rogations, dite croix de Burgaincy. Elle fût déplacée de ce quartier périphérique, vers celui des Barthes qui entoure la chapelle. Elle s'y est implantée en conservant son appellation d'origine.

Après la démolition de la chapelle et la translation de la croix de l'édifice, celle-ci capta la procession sans l'y fixer définitivement.

Car une troisième dérivation ne tardait pas à intervenir Six ans plus tard en effet, en 1936, cette croix était abandonnée à

son tour au profit d'une nouvelle plus rapprochée qui allait prendre pied devant la maison «*Larraburia*» en souvenir de la chapelle.

Et au terme de bien des replis stratégiques, la guerre de croix, dont on eut pu craindre le déchaînement, n'eut pas lieu.

Costolo, sonore comme l'airain du campanile au cœur des Barthes, annonce le Pays Basque et la lointaine assemblée inaugurale qu'y tinrent les «*Laminak*». Au commencement de la chapelle étaient ces apprentis sorciers de la légende, au génie singulier, mêlés aux travaux des humains. Agents d'exécution investis de véritables pouvoirs de tutelle, préoccupés de considérations topographiques, ils interviennent dans le bâtiment et les ouvrages d'art, dans le choix des sites et l'édification des églises et chapelles, la construction des ponts, des châteaux et autres maisons nobles. L'opportunité de leur choix est sans appel, bien que la finition de leur travail laisse à désirer.

C'est ainsi que la population conçut, dit-on, un avant projet de chapelle à quelques centaines de mètres plus loin; elle fit suivre cette étude d'un début d'exécution, et chacun travaillait à l'achèvement de la maçonnerie aux abords d'une source proche de la maison «*Aguerregaraya*». C'était, méconnaître les intentions des «*laminak*» qui, la nuit venue, s'empressèrent de raser les murs et s'en assurer la réédification sur l'emplacement. définitif de la chapelle.

Pareille aventure advint, dit-on, à sa voisine l'église de Sussaute, placée sous le haut patronage de Saint-Jacques le Majeur, et transférée dans des conditions analogues de la place de Sussaute dans son cadre actuel.

En même temps que la légende des *laminak* la chapelle Costolo nous transmet le culte de la marche des enfants, mais le souvenir précis des pèlerins de Saint-Jacques s'en est allé des mémoires trébucher sous les pas des tout-petits, et une légende antérieure aux siècles de foi du Moyen-Age a pu en définitive mieux résister. Vieillessement de la mémoire et projection des mythes. Il était temps d'en dégager un modeste foyer-oratoire de la marche des Saint-Jacquaires et des premiers pas.

Chapelle Oxarty d'Iholdy

En remontant le cours de la Joyeuse depuis Saint-Palais, on atteint à une quinzaine de kilomètres, la chapelle Oxarty ou chapelle Saint-Blaise dans la commune d'Iholdy. C'est un édifice plus important que ne le sont les oratoires de la même série, une sobre et vaste construction en pierres de taille, rebâtie en 1594 après les dévastations d'églises de Montgomery, et dont l'origine est antérieure de quelque trois siècles. Elle a été exhaussée pour permettre l'installation des galeries intérieures réservées aux hommes et couronnée d'un plafond à caissons d'inspiration italienne.

L'autel, restauré à la même époque s'orne de trois statues modernes, Saint-Blaise, entouré de Saint-Jacques et de Saint-Sébastien, mais seule mérite une mention la Vierge, à l'enfant en bois doré.

Derrière la chapelle coule une source dans un bassin envahi à plaisir par les crues de la Joyeuse. La rivière prend prétexte de la moindre pluie pour lécher le mur du fond de l'édifice et abandonner en se retirant, un dépôt de vase où disparaît le robinet installé par les soins de M. le Curé d'Iholdy, à l'usage des pèlerins.

La chapelle Saint-Blaise est située sur une voie secondaire de Saint-Jacques, qui délaissant la Bidouze, suit le cours

de la Joyeuse de Saint-Palais à Irissarry, où l'imposante maison «*Ospitalia*» rappelle le souvenir d'une commanderie des Chevaliers de l'Ordre de Malte.

Plus objectivement, la chapelle est située au croisement de cette route de vallée et d'une route de montagne, reliant Ostabat, le prieuré-hôpital de Béhaune, la chapelle Oxarty et le col d'Elhigna.

Il est difficile de préciser l'importance de ces voies secondaires, car dans l'émiettement de ses nombreuses maisons «*Ospitalia*», le Pays Basque donne l'impression (honnit soit qui mal y pense), d'une écumoire filtrant les pèlerins à travers d'innombrables orifices.

Les pèlerins qui suivaient l'itinéraire de Saint-Palais à Irissarry, atteignaient sur la rive gauche de la Joyeuse, le vieux quartier «*Aincy*», de Beyrie, entre Saint-Palais et la chapelle Oxarty. Deux vieux ponts témoignent de l'importance du trafic à cet endroit. L'un conduisait à Saint-Sauveur, l'autre, dit «*romain*», actuellement en ruines, conduisait à Orsanco, à Uhart par Soyharce, à Harambels et à Ostabat. Il a incité Colas à y faire passer la voie romaine de Garris à Ostabat.

Une maison «*Composta*» dont on retrouve l'homonyme au quartier Gibraltar «*Composta*» ou «*Composteguy*» ne permet pas de douter du passage de pèlerins qui pouvaient soit gagner directement Orsanco et Ostabat, soit suivre le cours de la Joyeuse en direction de cet autre vieux pont d'«*Obiloa*» vers Béhaune, la chapelle d'Oxarty et Irissarry.

La disposition du quartier d'Aincy, l'alignement des maisons sur une rue perpendiculaire à la Joyeuse, indique de préférence une liaison transversale. La question du reste ne présente pas d'intérêt essentiel, car il s'agit de voies secondaires, se raccordant tôt ou tard avec le grand axe de communication Saint-Palais Harambels - Ostabat - Utziat - Apat.

La chapelle Oxarty n'est pas exclusivement un foyer de la marche. Elle se distingue de ses congénères par un édifiant amalgame de dévotions et de croyances populaires qui s'expliquent aisément.

Son patron, Saint-Blaise, médecin, évêque et martyr, jouit au Pays Basque d'une grande popularité; il est particulièrement honoré en Soule, à l'Hôpital Saint-Blaise. Plus près de Saint-Palais, l'église de Domezain possède un tableau du Saint entouré de la vénération des fidèles. Saint-Blaise d'Apat-Ospital est déchu de sa grandeur. Un ancien martyrologue l'appelle le faiseur de miracles, et le nombre des faveurs et des bienfaits obtenus par son intercession l'a fait classer au Moyen Age, parmi les saints appelés «*secourables*».

Les cultivateurs l'invoquent pour écarter la maladie de leurs bestiaux, en souvenir de l'amitié que les bêtes sauvages témoignaient au saint dans sa retraite de montagne, préface de sa décapitation le 3 février 316 par Agricola, gouverneur de Cappadoce et d'Arménie sous l'Empereur Licinius.

Une seconde raison, la guérison de l'enfant qui asphyxiait après ingestion et fixation d'une arête de poisson dans le pharynx, attire justement vers lui une clientèle d'enfants et de maux de gorge.

Les fidèles viennent à Saint-Blaise à ce double titre. Mais la croyance populaire y ajoute un troisième chef de dévotion en faveur des enfants qui ne marchent pas. Le pèlerinage du 3 février, fête du saint, est réservé en fait à la protection du bétail. Celui des enfants, le lundi de Pentecôte, est centré sur la marche. Il suffit pour s'en convaincre de consulter le bref compte-rendu du dernier pèlerinage paru dans la presse. On

y lit que le pèlerinage d'enfants a attiré de nombreux enfants d'Iholdy, d'Irissarry, de Suhescun, de Beyrie, de Lantabat, et d'autres lieux plus éloignés.

Son rayonnement embrasse donc la vallée de la Joyeuse et au-delà.

On y lit aussi que l'âge des enfants était échelonné de «un an à quatorze mois», l'âge précisément des premiers pas.

Il est juste de souligner la part qui revient à Saint-Blaise dans le culte de la chapelle Oxarty, mais il s'y ajoute la dévotion propre à la marche des enfants, indépendante du saint protecteur de la chapelle, et, commune aux chapelles Saint-Blaise, Sainte-Engrâce, Saint-Sauveur, Sainte-Félicité et Saint-Vincent.

Un service, nous le tenons de M. le Curé d'Iholdy, était traditionnellement assuré à Oxarty aux pèlerins cheminant entre Saint-Palais et Irissarry.

Saint Vincent de Helette

Au pied du mont Baïgoura, à 2 km. du bourg de Hélette et à 500 mètres de la route de Hélette à Louhossoa, on découvre une chapelle de tradition ancienne et de conception moderne. La porte d'entrée des maisonnettes qui servent d'oratoire, au Pays Basque, s'agrément de d'ordinaire, d'une rangée de barreaux à la partie supérieure, ouverte à la lumière du jour et au colloque singulier du visiteur et du saint. Une grille en fer a remplacé la porte à barreaux; elle se déploie latéralement en accordéon à la manière d'une grille de vitrine, et donne accès de plain pied à l'intérieur de la chapelle.

Celle-ci a été restaurée il y a 25 ans par les soins de M. l'abbé Athor, Curé de Hélette, qui en a dégagé les abords et signalé l'existence aux passants par une plaque: Chapelle Bichincho.

Sur son passé très ancien planent les deux siècles d'interruption du pèlerinage de Compostelle, et la seule précision qu'il m'ait été donné de recueillir n'embrasse pas le temps, mais un modeste espace, à savoir que sa capacité a doublé depuis sa restauration en passant de 30 à 60 personnes.

Au-dessus de l'autel, une statue en bois de Saint-Vincent, investie par inadvertance de la dignité de prince de l'Eglise, est pétrie de ce passé et l'objectif photographique devait permettre de déceler la physionomie réelle du saint sous des attributs épiscopaux d'emprunt: un clerc tonsuré en surplis, dont la peinture blanche tranche encore sur la soutane noire.

On est donc bien en présence de Saint-Vincent diacre, et non de Saint-Vincent premier évêque de Dax vers l'an 250. Saint-Vincent diacre fut martyrisé lors des persécutions générales de Dioclétien à Huesca, d'après certains, à Saragosse, d'après quelques autres, le 22 janvier 305 après la parution de l'édit de 304 ordonnant à tous les chrétiens de sacrifier de l'encens en l'honneur des idoles.

Outre l'identification qu'elle semble autoriser, la statue de Saint-Vincent met à jour un procédé primitif de technique artisanale: les deux bras sont amovibles, et s'engrènent respectivement dans une fente latérale où les retient une cheville en bois. Un procédé analogue se retrouve dans l'église d'Ascombéguy au fond du val du Lantabat qui renferme à côté d'une statue méconnaissable et rudimentaire à souhait, un Saint-Cyprien sculpté dans la masse d'un tronc d'arbre, polychrome les avant-bras percés chacun de deux trous pour les chevilles correspondantes des mains.

Il est possible du reste, que ces chevilles témoignent plutôt d'une restauration rudimentaire postérieure à la conception et à la création des statues.

Saint-Vincent diacre attire l'attention vers l'Espagne. Les pèlerins de Saint-Jacques ont-ils prié dans sa chapelle? Le souvenir en est perdu, mais leur passage peut-être affirmé par la connaissance du trajet de raccordement qui gagnait de Bayonne les hauteurs de Saint-Pierre d'Irube, les landes d'Hasparren, puis s'égrenait le long des «Ospitalia» du quartier Celhay d'Hasparren, de Mendionde, de Hélette, d'Irissarry, vers Jaxue et Apat-Ospital.

La chapelle Saint-Vincent, jalonne cet itinéraire entre la maison «Ospitalia» de Mendionde et «Ospitalia» de Hélette.

Rien d'étonnant dès lors de retrouver le culte familial de la marche des enfants et l'afflux des nouvelles générations de pèlerins.

Les mères de famille de Hélette et des paroisses voisines y viennent fidèlement le premier Septembre implorer la marche et par surcroît la guérison des tout-petits, par une propension naturelle à la native faiblesse humaine.

La bénédiction des enfants et la lecture des évangiles complètent leurs prières.

L'adduction d'eau de Baïgoura à la chapelle n'est sans doute pas tout à fait étrangère au succès du pèlerinage, et les grands mainteneurs que sont les pasteurs de Hélette et d'Iholdy, savent bien que la calebasse se tient nécessairement à portée du pèlerin, et qu'il n'est pas de petites traditions.

Sainte-Engrâce de Behorleguy

Au fond d'un cirque de montagnes dominé par le pic de Béhorléguy, se détache au premier plan, la colline verdoyante que surmonte la chapelle Sainte-Engrâce de Béhorléguy.

A ses pieds on aperçoit Mendive, Lecumberry et la vallée du Lauribar. Un clocheton, une petite tribune, une statue en bois de Sainte-Engrâce à droite de l'autel résument les caractéristiques de l'oratoire, dépendant de la cure de Mendive.

Un office y est célébré chaque année le jeudi après Pâques, spécialement réservé aux enfants, et les mamans y viennent traditionnellement pour la marche des tout-petits.

En regard et au voisinage immédiat de la chapelle, la maison «Ospitalia» de Béhorléguy, peut servir de fil d'Ariane, et conduire au foyer du culte de la marche.

La vieille route de montagne de Hosta à Béhorléguy tombe en effet sur la maison «Ospitalia». Le tracé, des vieilles cartes objective une liaison de Béhorléguy vers Iraty par le port de Béhorléguy et la chapelle Saint-Sauveur d'Iraty.

C'est la voie primitive de pénétration en Basse-Navarre et en Espagne à travers la montagne, voie jalonnée de quelques gîtes d'étapes pour pèlerins, ultérieurement abandonnée pour une voie plus directe et surtout plus accessible entre la vallée de la Bidouze et de la Nive, et entre les deux versants des Pyrénées.

Sainte-Engrâce est avec Saint-Sauveur un des familiers de cet itinéraire dont elle est la protectrice, à Sainte-Engrâce d'Elizaño d'Uhart, à Sainte-Engrâce de Juxue (simple ferme actuellement «Don Aracia» et à Sainte-Engrâce de Béhorléguy.

Son culte est souvent jumelé avec celui de cet autre martyr espagnol, Saint-Vincent. Après la conversion de Constantin le Grand, la ville de Saragosse construisit une église en l'honneur de Sainte-Engrâce, qui partagea bientôt avec le diacre Vincent la gloire d'être la patronne de Saragosse.

Maître Saint-Macary a publié une note sur la maison de Sainte-Engrâce à Saintes-de-Béarn, aujourd'hui disparue, antique oratoire en face de l'église Saint-Vincent diacre.

Il n'est donc pas surprenant qu'un itinéraire primitif d'Espagne ait vu pénétrer le culte de Sainte-Engrâce à Béhorléguy au sommet de la colline, et l'ait associé au bas de la colline à celui de Saint-Vincent de Mendive où a pu se produire la même confusion qu'à Saint-Vincent de Hélette entre Saint-Vincent diacre et Saint-Vincent évêque.

Le culte de la marche des enfants s'est propagé en série dans divers oratoires du Pays Basque.

Nous en avons vu quelques exemples en Basse-Navarre, calqués sur les modèles du Pays de Mixe, que nous considérons comme les plus démonstratifs parce que postés l'un, Saint-Sauveur de Biscay, sur la principale route de Saint-Jacques de Compostelle et l'autre, Sainte-Engrâce d'Elizaño, au carrefour des chemins de Saint-Jacques.

Leur rayonnement autour de Saint-Palais et de la colline Saint-Sauveur, correspond exactement à chacune des principales routes de Compostelle et permet de les schématiser en fonction des divers itinéraires de Paris, du Vézelay et du Puy:

a) Saint-Sauveur de Biscay sur l'itinéraire de Sorde-l'Abbaye à Garris et au quartier Gibraltar de Saint-Palais.

b) Costolo de Domezain sur l'itinéraire de Sauveterre Osserain à Saint-Palais.

c) Nous y adjoindrons l'église d'Ithorots sur l'itinéraire de Navarrenx, Aroue à Saint-Palais. Les reliques de cette église

sont en effet vénérées, des lectures d'évangiles demandées, pour la guérison des petits malades et pour la marche des petits enfants. Bien qu'on ait pu glisser de l'une à l'autre, marche et guérison sont deux choses distinctes. Nous en voulons pour preuve la croyance d'une famille d'Ithorots à l'existence d'une relique pour les maladies, et d'une relique distincte pour la marche.

d) Elizaño d'Uhart à la limite du quartier Gibraltar de Saint-Palais, sur le versant méridional de la colline Saint-Sauveur. Les trois voies précédentes y fusionnaient pour se diriger sur la colline de Soyharce vers Harambels et Ostabat, grossies d'une collatérale d'Ainharp à Saint-Sauveur de Saint-Palais, dite «*Jacobe bidia*» (route de Saint-Jacques).

Les autres oratoires que nous avons présentés s'égrenent en direction du Sud sur des routes secondaires de Saint-Jacques:

a) La chapelle Oxarty d'Iholdy dans la vallée de la Joyeuse, de Saint-Palais à Iholdy.

b) La chapelle Saint-Vincent de Hélette sur la voie de racordement Bayonne - Hasparren - Irissarry - Apat-Ospital.

c) La chapelle Sainte-Engrâce de Béhorléguy sur l'ancienne voie de pénétration en Espagne à travers monts par Ostabat - Hosta - Béhorléguy - Port de Béhorléguy et Iraty.

Leur signification pratique actuelle, orientée vers un acte physiologique élémentaire, s'est désolidarisée de leur signification originelle, symbolique, où marche et pérégrinations s'appelaient, où potentiel de marche et élan spirituel se liguèrent vers le champ de l'étoile.

L'interruption du pèlerinage de Compostelle a coupé la marche des enfants de celle des pèlerins, et la réouverture du «camino francés» autorise l'espoir d'un renouveau aux sources d'une des plus belles traditions du Pays Basque.